

JE ME SUIS LEVÉ
ET J'AI PARLÉ

Du même auteur en français

Romans

Discours à la nation, Notabilia, 2014

Lutte des classes, Notabilia, 2013

La brebis galeuse, Éditions du Sonneur, 2010

Récit de guerre bien frappé, Le Serpent à plumes, 2009

Théâtre

Radio clandestine, Mémoire des fosses ardéatines, Éditions
Espaces 34, 2009

Fabbrica, Éditions Théâtrales, 2008

Ascanio Celestini

JE ME SUIS LEVÉ
ET J'AI PARLÉ

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi

NOTAB/LIA

© Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, 2012.

Titre original : *Pro patria*

© Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française, 2016.

© Visuel : Paprika

ISBN : 9782882504104

Sur l'auteur

Ascanio Celestini est né en 1972 et vit à Rome. Cinéaste, dramaturge, écrivain, il est l'un des acteurs les plus connus du théâtre de narration ou théâtre-récit, courant spécifique à l'Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur, et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, devenant la mauvaise conscience de son temps. Son film *La pecora nera*, adaptation cinématographique de son roman *La brebis galeuse*, a reçu le prix spécial du festival du film italien d'Annecy et son dernier long métrage, *Viva la sposa*, a été présenté à la Mostra de Venise en septembre 2015. Il a écrit six livres, tous publiés en Italie par les éditions Einaudi. L'adaptation de *Discours à la nation* au théâtre a remporté le prix de la Critique 2013 en Belgique et un franc succès lors de sa présentation au théâtre du Rond-Point à Paris. Sa nouvelle pièce, *Laïka*, sera jouée en France et en Belgique durant la saison 2016-2017.

Depuis plusieurs années, Ascanio Celestini fait l'objet d'une large reconnaissance littéraire dans son pays. Ses engagements civiques et politiques l'ont amené à multiplier ses activités. Depuis 2014, il participe à l'organisation du volet théâtral du Sabir Lampedusa Festival afin que « Lampedusa ne soit plus seulement une "nouvelle" dans les journaux télévisés ».

*Tout le monde une fois dans sa vie,
en se mettant à la fenêtre,
a pensé à faire le grand saut*

Tout le monde une fois dans sa vie, en se mettant à la fenêtre, a pensé à faire le grand saut.

Pour certains, l'obsession revient dès qu'ils se mettent à la fenêtre. Quelques mètres de hauteur suffisent. Quand l'idée se fraye son chemin dans la cervelle, on serre les mains sur la balustrade ou on agrippe les montants de la fenêtre pour refréner cette impulsion. L'attrait du vide est une sorte de contre-vertige. Très peu sautent pour de vrai, mais tout le monde, au moins une fois dans sa vie, en se mettant à la fenêtre, a pensé à faire le grand saut.

Pour ne pas sauter, il faut respecter les cycles du sommeil et de la veille. Dormir de façon régulière. Huit heures de sommeil et seize de veille. Les heures de sommeil sont les plus dangereuses, mais elles durent moins longtemps. Les heures de veille, on peut les remplir par une occupation qui vous ôte toutes vos forces et vous envoie au lit épuisé. Moi, par exemple, je suis occupé par un discours. Pendant toute la journée, je me concentre sur le discours, je pense le discours, j'écris le discours, j'essaie le discours. Le soir je suis éreinté et la nuit je dors.

Huit heures de sommeil, seize heures de veille.

Le Nègre Dingo Africain, par contre, non. Le Nègre Dingo Africain dort cinq minutes toutes les heures. Il dort cinq minutes, il se réveille, il boit un café, il reste éveillé à peine une petite heure et il se remet à dormir cinq minutes. Puis il se réveille,

il boit un café, il reste éveillé à peine une petite heure et il se remet à dormir encore cinq minutes. Et ainsi de suite. Total : dix minutes en deux heures. Vingt minutes en quatre heures, une demi-heure en six heures, une heure entière toutes les douze heures. Au cours d'une journée et d'une nuit, il s'envoie deux heures de sommeil et vingt-quatre cafés. Je ne peux pas vous dire s'il dort comme ça parce qu'il est dingo ou s'il est dingo parce qu'il dort comme ça. C'est peut-être à cause des cafés ?

Le Nègre Dingo Africain dort cinq minutes, puis il se réveille, il prépare le café dans sa cafetière italienne et il attend. Au bout de quelques minutes, le café se met à lui parler et il dit *je gargouille dans la gouille, je gargouille dans la gouille, je gargouille dans la gouille.*

Vous en avez déjà vu, des Nègres, vous, Mazzini ?

Évidemment que vous en avez vu, vous vous baladez partout en Europe, vous allez en Suisse, en France, vous vivez à Londres, une ville qui doit être pleine de Nègres, pas vrai, Mazzini ? Et puis vous êtes génois, et au port de Gênes, des Nègres, il en débarque tous les jours, pas vrai ? Je sais que vous en avez aussi vu un à Rome, en 1849, pendant les journées de la République romaine. Il était comment, ce Nègre, Mazzini ? Il était grand ? Il était gros ? Non, il était petit, dit-on. Un négrillon dans son manteau. Le manteau était ample et du coup il avait l'air encore plus petit. Il avait aussi un chien. Il s'appelait Guerrillo. Je parle du chien. Parce que, le Nègre, c'était Aguyar. Andreas Aguyar. Il avait trois pattes. Le chien, pas le Nègre. Qu'est-ce que vous aviez compris, Mazzini ? Vous avez cru que c'était une blague salace ? Mazzini, ici on fait la révolution, on ne raconte pas des histoires drôles. Le chien Guerrillo avait été estropié pendant la bataille. Par contre, le Nègre était le fils d'esclaves nègres africains déportés en Amérique du Sud. D'ailleurs, il était né à Montevideo. Garibaldi l'avait libéré et emmené à Rome avec lui, pas vrai, Mazzini ? Pour livrer bataille. Et lui, le Nègre, il avait une corde, ou plutôt un *lazo*, et c'est avec ça qu'il faisait la guerre. Le Nègre, le chien et le lasso à Rome. Quelle histoire, Mazzini !

Excusez-moi, Mazzini. Je sais que vous pensez que je parle du Nègre parce que je veux gagner du temps, parce qu'aujourd'hui je n'ai pas envie de travailler à mon discours. Mais ce n'est pas ça, je parle du Nègre avec son chien parce que j'aimerais bien le mettre dedans lui aussi. C'est un personnage secondaire, mais si on veut préparer un beau discours il faut soigner les détails. Mais prenons les choses dans l'ordre, et lorsque le moment viendra de parler du Nègre, nous en parlerons, de lui aussi.

Et donc, assez perdu de temps, commençons à mettre notre discours à l'épreuve.

Giovanni Mastai Ferretti
se met à la fenêtre de l'Histoire

Citoyens !

Giovanni Mastai Ferretti se met à la fenêtre de l'Histoire. Les mains agrippées aux montants vaticans, il regarde au loin pour ne pas sauter. Pour ne pas céder à son tour au contre-vertige. Il est beau, il a été soldat et il est même tombé amoureux une paire de fois, c'est lui qui le dit, et à cinquante ans on le fait pape sous le nom d'artiste de Pie IX. On est en 1846.

À la fenêtre de l'Histoire, il prononce des amnisties pour les crimes politiques, fait construire le chemin de fer, ouvre les portes du ghetto et libère les Juifs. À la fenêtre de l'Histoire, il aime entendre qu'on l'appelle le « pape *carbonaro* ».

Il passe deux ans à la fenêtre de l'Histoire, puis l'année 1848 arrive, pour être précis le 12 janvier, qui est le jour de l'anniversaire de Ferdinand II, le Bourbon. En guise de cadeau, Palerme se soulève.

Giovanni Mastai Ferretti à la fenêtre de l'Histoire voit Ferdinand II qui balance, il n'est pas très décidé, d'abord il accorde une constitution aux Siciliens, puis il se fout en pétard et bombarde Palerme et Messine. C'est pour cette raison que ses sujets l'appelleront le « roi Bombe », pas vrai, Mazzini ?

Mastai Ferretti espère que ce sera la première et dernière révolte qu'il aura l'occasion de voir dans sa vie, mais en attendant il sent qu'il y a un peu trop d'air froid qui souffle par la fenêtre de l'Histoire. Le fait est que Milan, Florence et Turin se soulèvent

aussi. La guerre éclate contre l'Autriche et des volontaires rappliquent de tous les coins de la péninsule. Carlo Alberto accorde aux Piémontais une sorte de constitution, le Statut, le grand-duc Léopold quitte dare-dare la Toscane, à Paris le roi enfiler un déguisement, monte à son tour dans un carrosse et fonce à Londres, si bien qu'en France naît la Deuxième République.

Un jour de la fin mars, Giovanni Mastai Ferretti se met à la fenêtre de l'Histoire, il voit les citoyens romains s'en venir sur la piazza Venezia et demander à l'ambassadeur autrichien de retirer les enseignes impériales. L'Autrichien s'y refuse, mais la foule les enlève quand même, les attache à la queue d'une bourrique, les traîne le long de la via del Corso et les brûle sur la piazza del Popolo. Pas vrai, Mazzini ? Ce jour-là, les Autrichiens menacent de provoquer un schisme. Parce qu'ils sont catholiques, soit, mais qu'ils sont quand même tout près des luthériens allemands, pas vrai ?

Et Giovanni Mastai Ferretti à la fenêtre de l'Histoire sent que l'Histoire s'est transformée en une bise glaciale, en une lame de couteau, peut-être même de guillotine. Il se rend compte qu'il s'est avancé un peu trop loin et qu'il n'est plus qu'à un pas du grand saut. Le contre-vertige, cher Mazzini ! Et à la fenêtre de l'Histoire il agrippe la balustrade avant de faire quelques pas en arrière.

En arrière, Mazzini ! Plus de saut. Dommage.

C'est que Giovanni Mastai Ferretti a pris peur de cette brise sur son visage. Tandis que nous, cher Mazzini, nous sommes en équilibre sur l'Histoire comme un chat sur sa gouttière. Nous y sommes vraiment à notre aise, nous aimons cette lame de couteau. Comme vous le dites vous-même, *les jeunes doivent demeurer en suspens entre le sbire et la potence*. Nous, on nous a appris que l'équilibre consiste à respecter les cycles du sommeil et de la veille, juste à mi-chemin entre le pas assuré du chat sur sa gouttière et le grand saut. L'équilibre, c'est le contre-vertige.

Les chats ont sept vies, pas vrai, Mazzini ? Mais même ceux qui ont sept vies finissent par mourir. Ils meurent sept fois, mais pas avant d'avoir vécu sept vies.

Par contre, Mastai Ferretti n'a qu'une seule vie et il espère qu'elle sera éternelle. Il s'excuse auprès des Autrichiens et remet le gouvernement de la ville entre les mains de Pellegrino Rossi. Un professionnel de la fermeture de fenêtre au nez de l'Histoire. Plus de sauts, plus de contre-vertiges. Et dès que Pellegrino Rossi se met à la fenêtre de l'Histoire, il se prend direct un coup de couteau. Mazzini, c'est vrai que quand à Rome on a su qu'il avait été tué on a fait la fête ?

Mais, cette fête, le pape n'y participe pas. Parce que, après deux ans à la fenêtre de l'Histoire, Giovanni Mastai Ferretti la referme, il ne veut plus sentir cette brise sur son visage, il monte dans son carrosse et il se carapate à Gaète chez le roi Bombe. Comment dit-on, déjà, Mazzini ? *Qui se ressemble s'assemble.*

Le pape se carapate et voilà qu'arrive Andreas Aguyar, c'est-à-dire le Nègre avec son chien, avec son lasso, avec Garibaldi, etc. Et alors ce sont les citoyens romains qui se mettent à la fenêtre de l'Histoire. Les citoyens, mais aussi le Nègre et son chien à trois pattes.

Parce que, voilà, le Nègre, c'est ici que je le mettrais, cher Mazzini. C'est ici que je dirais : « Il était comment, ce Nègre ? Il était grand ? Il était gros ? Non, il était petit, dit-on. Un négrillon dans son manteau. Le manteau était ample et du coup il avait l'air encore plus petit. Il avait aussi un chien. Il s'appelait Guerrillo. *Et cetera, et cetera...* » Qu'est-ce que vous en dites ?

Il était comment, en vrai, ce Nègre, Mazzini ?

Et le chien, il était comment ?

Il avait vraiment trois pattes ?

Le Nègre Dingo Africain face à la mer

Moi, le premier Nègre que j'ai vu dans ma vie, il était dessiné à la page de l'Afrique dans mon livre de géographie. La couverture était en couleurs, mais les figures sur les pages à l'intérieur étaient toutes en noir et blanc. On ne comprenait pas que c'était un Nègre. Ç'aurait pu tout aussi bien être à cause d'un problème d'encre. Par contre, le premier Nègre que j'ai vu en personne, c'est ici-dedans que je l'ai connu. C'est le Nègre Dingo Africain qui est en taule avec nous.

Sachez que le Nègre Dingo Africain a essayé de sortir deux fois. La première par l'intelligence, la seconde par la force brute.

La première fois, il s'est déguisé en gardien. Personne ne sait comment il a pu se procurer un uniforme ni où il l'a caché. En général c'est le genre de trucs qu'on arrive à fabriquer un morceau après l'autre. De petits morceaux de tissu qu'on peut cacher dans son poing, dans sa bouche ou dans son cul. Comme on passe des trucs sous la porte ou par le trou de la serrure. Des morceaux à recoudre en secret, dans sa cellule. Bref, le Nègre Dingo Africain a fabriqué cet uniforme de gardien et d'une manière ou d'une autre il a réussi à s'aventurer en dehors de sa cellule. Comme gardien, il était parfait. Il marchait comme un gardien, il rotait comme un gardien et il puait le gardien, mais ils l'ont chopé quand même. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il est nègre ! Je ne suis pas raciste. À lui aussi je l'ai dit : « Si tu étais né et si tu avais été condamné en Amérique, tu les aurais bien eus, cher Nègre. » Ici, en Italie, chez nous, la taule est pleine de

Nègres, mais dans la vie ils ne font pas gardiens. Chez nous les Nègres font détenus. Ils ont l'exclusivité.

La seconde fois qu'il a tenté de s'échapper, le Nègre Dingo Africain a mis de côté son intelligence et il a exploité la force primitive de l'Afrique nègre. Même si moi je ne l'ai pas vu, que l'événement est nimbé de légende et qu'on doit donc le considérer comme peu plausible. Quoi qu'il en soit, ici on raconte cette histoire telle que je la rapporterai ci-après. Je ne suis pas vraiment *sûr sûr sûr sûr sûr* que ça s'est passé comme ça. Disons que je suis *sûr sûr sûr*. Je suis trois cinquièmes sûr, ce qui est un résultat suffisant comme investissement dans la certitude du déroulement des faits.

En premier lieu, le Nègre Dingo Africain considère la meilleure trajectoire possible pour prendre la plus grande vitesse possible. Il trace une ligne imaginaire sur le sol, il se déshabille tout nu, révélant toute sa beauté et toute sa négrité, et il prépare une mixture à base de lait de rat femelle (dit aussi « jus de souricette ») à laquelle il ajoute un broyat d'arthropodes et de l'urine d'héroïnomane, que rien que de prononcer le nom des ingrédients c'est une espèce de formule magique. Il assaisonne la préparation de crachat de Nègre Dingo Africain et il mélange le tout en répétant les premiers mots de la célèbre chanson de Patrick Bruel : « On s'était dit rendez-vous dans dix ans. » D'après le Nègre Dingo Africain, c'est l'histoire d'un type qui a pris dix ans, et quand il sort de taule il veut aller baiser. « Même jour, même heure, même port » : retrouvailles avec sa putain préférée.

Il s'enduit d'une huile qui fait penser au percolat qui coule des décharges, il se met à courir le long de la trajectoire imaginaire et défonce l'une après l'autre les deux portes de sa cellule. Le maton reste cloué sur sa chaise, abasourdi par la magnificence primitive d'un corps de cinglé africain puissamment lancé tout nu contre le mur. Le fugitif ne craint en effet nullement l'impénétrabilité des murailles carcérales, car le brouet qu'il s'est tartiné sur le corps le rend invincible durant cinquante minutes. Le Nègre Dingo Africain défonce donc les murs de la prison, les clôtures de barbelés à haute tension, trois jeeps de CRS, un abribus et une camionnette de vente non autorisée de hot-dogs en stationnement irrégulier. Tout huileux et tout nu, chancelant

et dépaycé, il court tout droit à la va comme je te pousse le long du Tibre, suivant la ligne imaginaire tracée dans son cerveau de Nègre Dingo Africain, prolongement de la ligne imaginée sur le sol de sa cellule.

Il traverse l'hôpital Santo Spirito, le quartier piéton de Borgo Pio, corrigeant sa trajectoire là où le fleuve forme un coude à la hauteur de la via Capoprati, saute les barrières du Stade olympique, pénètre sur le terrain de jeu et dribble, dans l'ordre, trois joueurs de la Roma, deux de la Lazio, quatre agents de sécurité, trois carabinieri, un pompier, un arbitre, un juge de touche et le vendeur de boissons ambulants. Il passe la balle à Ciccio Graziani qui tire dans les cages vides et frappe la barre transversale, mais les spectateurs applaudissent quand même. Pas pour saluer le plantage du joueur Ciccio Graziani, mais la performance athlétique du Nègre Dingo Africain, lequel, nu et huileux au centre du terrain, se rend compte de l'endroit où il a atterri et met le cap vers l'ouest sans cesser de courir en ligne droite. Car le Nègre, bien que quasi analphabète, sait avec certitude que c'est le chemin le plus court et donc le plus rapide d'un point à un autre. Ce jour-là le Nègre est devenu non seulement nègre et dingo et africain, mais aussi euclidien.

Il traverse le boulevard périphérique bloqué par la circulation, un terrain de golf privé, deux campements nomades et un village-bidonville d'autochtones sédentaires. Il saute la via Aurelia et arrive à la mer. La mer du bourg de Maccarese. Le Nègre Dingo Africain s'arrête face à la mer. Lui, il est né dans un bled paumé au milieu de l'Afrique nègre, où il n'y a pour ainsi dire pas d'eau, même dans les puits. Un bled où l'optimiste voit le verre à moitié vide parce que le pessimiste ne sait même pas ce que c'est qu'un verre d'eau. Le Nègre qui jusqu'à l'âge de trente ans ne l'avait jamais vue, la mer. Le Nègre qui sentait l'Afrique sur lui comme une immense prison. Quelqu'un lui avait expliqué que pour s'échapper de cette prison africaine il fallait fuir l'Afrique et se jeter à la mer. Le Nègre qui un jour avait traversé l'Afrique et qui s'était ému la première fois qu'il avait vu la mer, mais lorsqu'il s'était retrouvé tout seul au milieu de la mer ç'avait été pire que dans la prison de l'Afrique. Parce que la mer est une cage trop grande et qu'on n'en voit pas le bout et qu'il n'y a pas

de porte à ouvrir pour s'échapper ni de mur à défoncer. Il y avait un puits dans le village du Nègre. Un puits, un seau et une corde. Il n'y avait pratiquement pas d'eau, mais quand même juste assez pour tout le monde. Là, au milieu de la mer, il était tout seul et il ne comprenait pas à quoi servait la mer si au milieu de toute cette eau il était en train de mourir de soif.

Et maintenant, pour la seconde fois, le Nègre Dingo Africain tout huileux et tout nu se retrouve nez à nez avec la mer, mais il ne se jette pas dedans. Il la regarde, la mer, et il se dit que le ciel est notre géniteur, que la terre est notre génitrice, mais que la mer, alors, bordel, c'est quoi ?

La mer, c'est des chiottes, et moi je pisse dedans, pense-t-il.

Et il y a pissé toute sa rage et toute sa haine, les siennes et celles de tous les Nègres africains morts dans cette mer de merde. Ce jour-là, à travers les reins du Nègre Dingo Africain sont passées toutes les malédictions de l'Afrique nègre.

Il pisse et revient sur ses pas avant que ses cinquante minutes d'autonomie s'achèvent. Après avoir repris le périphérique, il repasse à travers le terrain de jeu du Stade olympique encore en effervescence, un peu à cause de la performance du Nègre, mais aussi à cause de l'inexplicable plantage du joueur Ciccio Graziani. Mais le Nègre ne s'arrête pas. Peu de temps après être sorti de l'enceinte du Vatican, et tandis qu'il court vers l'hôpital Fatebenefratelli, aux abords de l'île Tibérine, il intercepte et s'empare d'un minibus à neuf places contenant huit bonnes sœurs. Par sa seule présence physique, il convertit les sœurs à un culte néodionysiaque qui impose des bacchanales et des rituels orgiastiques. Le Nègre Dingo Africain défonce la clôture provisoire installée par le personnel pénitentiaire pour colmater la brèche précédemment ouverte et vient garer le minibus rempli de nouvelles converties dans la cour de promenade.

Le Nègre Dingo Africain descend du minibus, suivi des huit bacchantes qui pleurent et conjurent le directeur de la prison de les laisser rester à Regina Cœli au moins une nuit en compagnie du Nègre dieu dingo convertisseur. Mais le directeur répond *non*. Parce que l'évadé, en rentrant, ne s'est même pas excusé.

En prison c'est le genre de petites choses qui ont leur importance.